Bulletin littéraire

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **33 (1882)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN LITTÉRAIRE

Bulletin de la Société philomatique Vosgienne, *8e année 1882-1883.* Saint-Dié 1883. — 1 vol. in-8° avec planches.

Le nouveau *Bulletin* de la Société philomatique Vosgienne n'offre pas moins d'intérêt que les précédents. Nous allons passer en revue les principaux mémoires que renferme ce volume. Quelques-uns ont un caractère essentiellement local, il suffit d'en indiquer les titres : *La boucherie et les Maîtres et compagnons du corps des Bouchers de Rambervillers au XVIIIe siècle*, par le docteur A. Fournier ; *Le chapitre de Saint-Dié à la fin du XVe siècle et Le Grand-Prévôt Didier, de Biestorf*, par A. Benoit ; *Gerardmer médical*, par le docteur *Monge ; Montagne dans les Vosges* (1580), par P. de Boureulle. L'illustre auteur des *Essais* n'avait sans doute pas destiné à la postérité ces notes de voyage, qui furent découvertes dans le grenier de son château et virent le jour en 1774. M. Boureulle réédite les pages consacrées à Neufchâteau, Mirecourt, Plombières et Remiremont, en les accompagnant de développements historiques ; c'est ainsi qu'il retrace les différents survenus entre l'abbesse Marguerite d'Harancourt et le duc Charles III de Lorraine, différents survenus en 1563, qui ne se terminèrent qu'en 1581 et que les chroniques racontent sous le titre héroïcomique de *Guerre des Panonceaux*.

Une mention spéciale est due à l'étude sur l'*Eglise de Saint-Dié*, par MM. Gaston Save et Ch. Schuler, architecte diocésain. Nous n'avons que la 1re partie de ce travail, soit la *Notice historique jusqu'au XVIIIe siècle et monographie de l'Eglise Notre-Dame*; elle comprend 13 chapitres, est ornée de 53 gravures, la plupart photographiées, et s'étend de la page 31 à la page 114. C'est un modèle d'étude architecturale, consciencieusement élaborée et qui nous a rappelé involontairement l'œuvre de Blavignac de Genève. Les auteurs débutent à la période gallo-romaine. Saint-Dié occupe l'emplacement de *Juncturæ*, ainsi désigné, non par sa situation au *confluent* de la Meurthe et de la Robache, mais à l'embranchement ou à la *jonction* de la route servant aux marchands qui trafiquaient de Gaule en Germanie, dont on reconnaît encore les traces. L'église primitive date du VIIIe siècle ; au IXe siècle s'élève l'église carlovingienne, dont ils décrivent la tour et l'abside. Viennent ensuite Saint-Dié et l'église Notre-Dame au Xe siècle ; au XIe siècle, sous Léon IX, les incendies de 1065 et de 1155, puis la des-

cription de la nef et du mobilier de Notre-Dame et le tableau chronologique des abbés et grands-prévôts de Saint-Dié jusqu'au XIIIe siècle. Impossible d'entrer dans les détails, mais encore une fois nous recommandons la lecture de ce beau travail à tous ceux qui s'occupent de l'étude des anciens monuments religieux dans notre Suisse romande.

Tout autre est le mémoire communiqué à la Société Vosgienne par le vicomte L. de Warren : *Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans* (1615-1672). Nous sommes ici en pleine histoire de France ; nous avons affaire au frère de Louis XIII, à ce Gaston d'Orléans, regardé si longtemps comme héritier présomptif de la couronne de France, et dont la vie fut si tourmentée. Son second mariage avec *Marguerite de Lorraine* lui attira la disgrâce du roi, et il fallut la mort du puissant cardinal pour le réconcilier avec son frère, encore ne fut-ce qu'à son lit de mort. La plupart des historiens et des mémoires du temps ont malmené *Marguerite*, haïe et dénigrée en toute occasion par sa belle-fille Mlle de Montpensier. Il n'est pas jusqu'à Mme de Sévigné elle-même qui écrivait le 6 avril 1672 : « La vieille Madame est morte d'une vieille apoplexie qui la tenait depuis un an. Voilà le Luxembourg tout à Mademoiselle et nous y rentrerons. » M. de Warren a vengé la mémoire de la duchesse *Marguerite* : appuyé sur des documents authentiques, il la réhabilite complètement. C'était une femme d'esprit et de tête ; on l'accusait de méchanceté parce qu'elle défendait les droits de sa famille nombreuse et faisait son possible pour maintenir son mari, *Gaston d'Orléans*, dans la voie de l'honneur. Nul doute que ce mémoire ne soit partout bien accueilli ; c'est une page de l'histoire de France au XVIIe siècle et non l'une des moins intéressantes.

Le volume se termine par les procès-verbaux des séances de la Société, de mars 1882 à février 1883. Nous avons surtout remarqué le discours prononcé à l'assemblée générale du 25 février 1883 par son président, l'infatigable et bien connu M. Bardi, sur l'*étude des légendes et traditions populaires, des superstitions et coutumes antiques*, mine féconde qu'il faut se hâter d'exploiter, « car bientôt il ne restera plus trace de ces anciennes croyances, que le scepticisme moqueur et impitoyable de notre époque cherche à anéantir de jour en jour. » Ces recommandations sont urgentes et trouvent leur application dans notre Jura comme dans les Vosges. A ce titre nous transcrivons la page suivante qui semble regarder tout spécialement notre Ajoie, où vit encore le souvenir des bonnes fées et de la *tante Arie*.

« N'avons-nous pas autour de nous des souvenirs nombreux de la mythologie celtique ? Que signifient ces dénominations appliquées chez nous à tant de sites, à tant d'endroits : la *Roche-des-Fées*, à la montagne d'Ormont ; le *Pont-des-Fées*, près du Saut-des-Cuves ; le *Moutier-des-Fées*, près de Gérardmer ; le *Gazon-des-Hautes-Fées*, entre le

Hohneck et le Rheimkopf ; un autre *Pont-des-Fées*, près de Remiremont ? Il est facile d'y reconnaître les derniers vestiges du culte des *Mères*, ces génies bien-aimés du peuple Gaulois, culte dont l'immense popularité est attestée, dans toutes les parties de la France, par une foule de monuments. Leur nom semble impliquer une idée de surveillance, de tutelle et de garde, et en effet leur protection tantôt se bornait à une personne, à une famille, à une maison ; tantôt embrassait toute une ville, une province, une nation entière. Les Mères paraissent avoir conservé sous la domination romaine leur caractère indigène. Au moyen-âge, elles sont devenues les bonnes dames, les dames blanches, les fées, ici la fée *Abonde*, là la *Tante Arie* ou la *Dame Verte*, êtres bienfaisants et doux, créatures gracieuses et sympathiques, qui peuplent les rochers, les grottes, et surtout les sources ou les ruines des vieux châteaux qui protègent le faible contre l'injuste oppression du fort et effraient, par leurs apparitions nocturnes, des spoliateurs et les meurtriers. Le christianisme a rattaché les croyances relatives aux Mères et aux Fées au culte de la Vierge ou de quelqu'autre sainte, et c'est ainsi que se sont perpétuées les pratiques dont sont encore le théâtre certaines sources ou fontaines, par exemple le lac de la Meix, près de Lavigny, celle de Sainte-Sabine, près de Remiremont, ou bien certains rochers, comme celui de la Creuse, près de Gérardmer. Vous voyez que dans les légendes on peut reconnaître quelques parties des mythes Gaulois. N'avons-nous pas aussi, comme vestiges du culte solaire, outre la désignation de *Belchen* ou *Bâlon* affectée aux sommets élevés des Vosges, les *bures* du dimanche des brandons, les feux et les couronnes de la Saint-Jean, avec les danses en rond où garçons et filles, se tenant par la main et *dévidant leur peloton tout du long*, tournoient et serpentent en chantant leur joyeux refrain ? »

X. K.

Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. IIe série. — 11e volume (1879-1880), avec gravures et planches. — Strasbourg 1881, 1 vol. gr. in-8°.

Cette Société qui a, depuis vingt-cinq ans, rendu des services signalés à l'étude de l'histoire d'une province intéressante pour nous, a subi l'influence des événements de 1870. En effet, l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne lui porta un rude coup : passant sous un patronage nouveau, elle se vit abandonnée de nombre de ses membres. Beaucoup et des plus distingués se retirèrent par patriotisme, d'autres se tinrent à l'écart, quelques-uns enfin poursuivirent leurs recherches qu'ils considéraient comme étrangères à la politique. Enfin, après dix ans,

une réaction se fit ; les Alsaciens, sans distinction de partis, retournèrent sous les drapeaux de la science ; c'est ainsi qu'à cette heure la Société, qui compte près de 400 membres, a repris son ancienne place parmi les associations intellectuelles les plus laborieuses et vient de publier un volume, qui ne le cède en rien aux meilleures de son ancien temps de gloire et de prospérité.

Le Bulletin comprend, comme toujours, deux parties distinctes : l'une contenant les procès-verbaux des séances de la Société, l'autre des mémoires qui, par leur étendue ou leur importance, méritent mieux qu'une simple notice au protocole mensuel.

En 1879 la Société eut une assemblée générale (le 20 mars) et le comité tint douze séances mensuelles. Il en fut de même en 1880. Parmi les objets traités en comité nous remarquons la publication, d'après la seule copie existante, du manuscrit précieux de l'*Hortus deliciarum*, œuvre de l'Abbesse Evrade de Landsberg, qui a péri avec d'autres raretés lors de l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg ; les 62 planches qu'il renferme sont reproduites avec le plus grand soin ; des peintures murales découvertes dans l'église de Hunawehr, ont été restaurées aux frais de la Société. — A Tronchy, commune de Fonday (ban de la Roche) on a trouvé un vase plein de monnaies d'or et d'argent, etc. Notons encore la mort, en 1879, de deux sociétaires bien connus par leurs travaux historiques : M. Spach, le savant archiviste de Strasbourg, et M. Dagobert Fischer.

Les *Mémoires* sont au nombre de 4 : Le premier et le plus important, dû à M. Straub, est consacré au *Cimetière gallo-romain de Strasbourg* (avec 6 planches et 3 plans d'une magnifique exécution). Ce cimetière fut découvert près de la Porte-Blanche et les fouilles entreprises donnèrent les plus heureux résultats. Rien d'intéressant comme la lecture du journal des fouilles contenu dans huit rapports, de novembre 1879 à juillet 1880. Les rapports sont suivis d'un résumé et conclusion et d'un répertoire. 72 journées furent exclusivement consacrées aux fouilles qui ont fait constater l'existence de plus de 250 tombes ; le terrain exploré comprend 45 ares. Deux modes de sépulture furent employés, le plus ancien, l'incinération, prépondérant vers l'ouest, et à l'est, l'inhumation ; on peut en conclure que le premier mode doit fixer l'âge du cimetière à la fin du IIIe siècle, le second finit par se généraliser vers l'époque de Constantin. Le cimetière ne renfermant aucun indice de l'invasion germanique qui eut lieu vers 355 et entraîna la ruine d'Argentorat, on en peut conclure qu'il ne servit plus à cet usage depuis lors. Après le mode de sépulture, la conclusion traite de la disposition et de l'orientation des tombes, des types des

têtes, indices des vêtements et objets de toilettes, des objets placés dans les tombes : 1° vases les plus nombreux en verre et remarquables par l'élégance de la forme : on peut juger de leur beauté et de leur élégance par les planches si bien réussies de M. Kræmer ; 2° coffrets ; 3° monnaies, 30 seulement de petit module ; 4° armes et ustensiles, et un seul monument lapidaire : une pierre portant l'inscription : « A Gaia Lucania, sa chère épouse, Januconius Primanus, vétéran XX. » Ces quelques lignes donnent une faible idée du travail de M. A. Schaub : nous le recommandons à toutes les personnes vouées aux recherches archéologiques.

Nous nous contenterons de donner le titre des mémoires subséquents, la place nous manquant pour en donner même un résumé ; ce sont : *L'ancienne église de tous les saints, à Strasbourg* (avec 4 planches), par M. le baron Hermann de Müllenheim-Rechberg; *Un coin du vieux Strasbourg* (avec une planche), par M. Salomon, et une excursion *archéologique dans le comté de Dagsbourg*, par M. J. Euting. Ces mémoires, consciencieusement élaborés, font honneur autant à leurs auteurs qu'à la Société ; nous souhaitons que celle-ci nous donne encore souvent des *Bulletins* de cette valeur. X. K.

Basler Chroniken *herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. II Band herausgegeben von* WILHELM FISCHER *und* HEINRICH BOOS. — Leipzig, 1880. 1 vol. in-8°.

Ce second volume des *Chroniques bâloises,* publiées par la Société d'histoire de Bâle, sera accueilli avec empressement par tous les amis de l'histoire, surtout de l'Evêché de Bâle. Il comprend la première partie du *Journal* du chanoine *Knebel,* de 1473 à 1476 ; c'est l'ouvrage le plus important que nous connaissions sur les guerres de Bourgogne. L'auteur, contemporain des faits qu'il raconte, écrit *de visu* ou d'après des témoignages sûrs. Jean Knebel, chapelain de l'Eglise de Bâle, était fils de Conrad Knebel, conseiller de l'abbaye des Tanneurs, fonctions qu'il exerçait encore en 1460. Jean, le chroniqueur, se voua au sacerdoce ; il fut prêtre à l'hôpital en 1439, chapelain de l'autel de Ste-Catherine à la cathédrale en 1447 et l'année suivante *assisius chori* ; en 1460 il reçut le diplôme de notaire, de l'Université de Bâle, fondée nouvellement, et mourut en 1481 ou 1482. Le savant éditeur, M. Wilhelm Fischer, nous promet pour le volume suivant une notice biographique sur cet historien national.

Le Journal de Knebel resta longtemps inconnu au public. Il fut à

diverses reprises consulté avec succès par les écrivains anciens et modernes, les Wurstisen, les Schöpflin, les Strobel, à la bibliothèque de l'Université, mais on ignorait généralement tout le prix de ce trésor. Enfin M. C. Buxtorf-Falkeisen, un homme qui a bien mérité des lettres, en publia des fragments sous ce titre : *Chronique du chapelain Jean Knebel au temps de la guerre de Bourgogne*. La première partie 1473-1475 parut en 1851, la seconde 1476-1476, en 1855. Pour être plus accessible et devenir populaire, la chronique fut publiée en une traduction allemande ; on se borna aux faits essentiels, relatifs à la Suisse et au rôle que les cantons et leurs alliés jouèrent dans cette guerre, élaguant les hors-d'œuvre et les événements dont l'Europe fut le théâtre à cette époque ; car Jean Knebel n'a pas écrit nne *Chronique* proprement dite, mais bien un *Journal*, où il relatait fidèlement au jour le jour tout ce qui se passait à sa connaissance. — MM. Fischer et Boos, dont les travaux historiques sont appréciés depuis longtemps, nous ont donné le vrai Knebel dans son texte latin, collationné fidèlement sur l'original et la copie que possède l'Université. Le *Journal* est accompagné de notes critiques et historiques à chaque page, qui éclairent ou complètent le récit du chanoine bâlois ; en outre le volume se termine par une table analytique des 15 chapitres du *Journal* et de quelques pages d'additions et de corrections. En un mot, c'est une œuvre conscienciense et très-bien faite, telle qu'on était en droit de l'attendre des savants professeurs.

Les amis de l'histoire dans notre Jura, en Alsace et en Franche-Comté comprennent tous la valeur de ce document : il est indispensable pour connnaître à fond les épisodes des guerres de Bourgogne ; c'est surtout le cas pour le Sundgau, où dominait le cruel Hagenbach, pour les pays de Montbéliard, d'Héricourt et de Porrentruy, théâtre tour à tour des dévastations et des combats tant des Confédérés que des Bourguignons, en 1474-1475. — Nous espérons que prochainement MM. Fischer et Boos feront paraître le second et dernier volume du *Journal*, dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques publiques de la Suisse et de l'Allemage. Aussi n'avons-nous pas été surpris de voir publier cet ouvrage à Leipzig, chez Herzel, l'éditeur des *Chroniques des villes allemandes du XIVe au XVIe siècle*, qui paraissent sous le patronage du roi de Bavière, et dont le travail est confié à la commission historique de l'Académie royale des lettres et sciences de Munich. X. K.

Der Geschichtsfreund. — *Mittheilungen des historischen Vereins der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug. XXXVIII Band.* — Einsiedeln, 1883. 1 vol. in-8°.

—

L'Ami de l'histoire : tel est le nom donné au recueil publié chaque année par la Société historique des cinq cantons de la Suisse primitive. Cette Société, qui compte actuellement 41 années d'existence et se compose de plus de 400 membres ordinaires, a déjà rendu de grands services au pays. Elle tient sa séance générale dans une des principales localités des 5 cantons et se subdivise en 4 sections, Lucerne, Munster, Zoug et le Nidwald. L'assemblée de 1882 a eu lieu à Zoug, sous la présidence du recteur du collège, M. Al. Keiser; plusieurs travaux importants y furent communiqués et l'on reçut 31 nouveaux membres, dont 21 de Zoug. Ce volume s'ouvre par le compte rendu de la séance de juillet; un rapport sur l'activité des sections; la liste des dons adressés à la Société et le nécrologe de 1881-1882. Ce tableau funèbre enregistre neuf noms de sociétaires décédés : plusieurs ont marqué dans les lettres ou la magistrature, tous étaient dévoués à la Société et lui ont rendu de notables services. Ce sont MM. le chanoine et professeur François Rohr, de Stanz, rédacteur des *Monatrosen*, et auteur de plusieurs études historiques estimées. P. Vaucher dit entr'autres dans l'article nécrologique qu'il lui a consacré dans le *Journal de Cenève* : « Sa dissertation sur le prétendu concordat de Waldmann, et mieux encore les pages qu'il a publiées sur les commencements de Lucerne sont, à tous égards, de véritables modèles ;» le Dr en théologie Melchior Suter, de Schwytz ; le conseiller national Ambroise Eberli, à qui le canton de Schwytz doit sa régénération politique à une époque difficile (1845-1860) ; le Dr en médecine Nicolas Rohrer ; le landamman Oswald Dossenbach, chef du parti conservateur à Zoug ; le landammen Charles Mulheim, d'Altorf; le chanoine Jost Schmidlin, de Lucerne ; le curé Maurice Weller ; le Père Ignace Obermatt, sous-prieur à Engelberg, qui recueillit de nombreux matériaux pour l'histoire de ce monastère ; et enfin parmi les membres correspondants, le Dr Siegler Steiner († 4 avril 1883) cartographe distingué, originaire de Winterthur, décédé à Bâle à 82 ans. — Nommer ces noms suffit pour témoigner de la vie intellectuelle qui règne dans la Suisse primitive.

Les sept mémoires que renferme ce volume, seront lus avec intérêt par les personnes qui s'occupent de l'histoire de la Suisse, principalement de celle des V cantons. Signalons notamment le beau travail du Dr Meyer, de Knonau, *sur la politique fédérale du temps du traité*

de Zoug à la conquête d'Argovie, et *le compte des frais de guerre de Zurich à la première guerre de Vilmergen*, communiqué par M. C. de Hettlingen. Le dernier morceau traite de *la littérature des V cantons* dans l'année 1882. M. le Dr Léopold Brandstetter a dressé la liste de tous les ouvrages parus dans les V cantons ou publiés soit en Suisse, soit à l'étranger qui se rapportent à cette contrée ; le nombre s'en élève à 285. Il serait à désirer que l'on fît un catalogue de ce genre pour le Jura bernois ; il rendrait de bons services aux amis de notre littérature nationale. C'est d'ailleurs le seul moyen d'arriver à posséder une *bibliographie jurassienne* complète. La lacune d'une étude semblable se fait sentir toujours plus, quand on se livre à des recherches sur notre vie intellectuelle. Haller et Sinner sont jusqu'à présent les seuls ouvrages à consulter à ce sujet, encore sont-ils incomplets et datent-ils de bien des années. X. K.

Histoire d'un village, *par M. le Docteur* MUSTON. Montbéliard 1883. 3 forts vol. in-8°, avec cartes, plans, dessins.

Voici un important ouvrage, offert par son auteur à la Société d'émulation dont il est membre correspondant depuis trente ans et qui n'a cessé de lui porter le plus vif intérêt : double motif pour lui consacrer une mention toute spéciale. La génération actuelle connaît bien le nom du savant, mais les témoins de ces labeurs incessants, de sa dévorante activité, ont presque tous disparu. C'était surtout de 1851 à 1865, lorsque dans la force de la jeunesse et de la santé, il visitait notre pays, fondait la Société médicale, puis la Société d'Emulation de Montbéliard, assistait à la belle réunion de la Société helvétique des sciences naturelles, à Porrentruy, 1853, était en relations intimes avec les Thurmann, les Gressly, les Quiquerez, ces pères de la science jurassique dans nos contrées. Beau temps trop vite écoulé, dont notre ami a gardé pieusement la mémoire, souvenirs déjà lointains mais toujours chers, auxquels il donne une large place dans le monument qu'il vient d'ériger au village où se passèrent les heureuses années de sa vie ; car depuis lors, la maladie est venue, longue, pénible, implacable et la seule consolation pour le bon docteur dans ses peines, à côté des soins empressés et de l'affectueux dévouement de Mme Muston-Bornèque, à laquelle il dédie son ouvrage, est encore le travail, cette âme de son existence. Que touchantes sont les lignes qui terminent l'*Introduction*. « Et maintenant, va, mon cher petit livre. Tu es le » dernier que j'écrirai. Dans mes pénibles journées de souffrance et » mes longues nuits d'insomnie, j'ai essayé d'oublier les heures en

» écrivant ces pages ; ce sont des souvenirs de trente ans de séjour à » Beaucourt, comme médecin et comme industriel, va donc, modeste » petit livre, puisses-tu ne tomber que dans des mains amies et bien- » veillantes. » — Et il en sera ainsi, nous n'en doutons point. Pour notre part, nous remercions M. Muston de son beau travail, comme des bonnes paroles qu'il adresse à ses vieilles connaissances de la patrie jurassienne.

Nous allons rendre compte successivement des trois volumes qui renferment l'*Histoire d'un village*, soit de *Beaucourt*, la cité industrielle par excellence du Territoire de Belfort, dont le renom s'étend aux Etats-Unis comme en Europe.

Le premier volume renferme l'histoire de Beaucourt et du pays de Montbéliard jusqu'au XIXe siècle. M. Muston, avant d'aborder l'histoire proprement dite, résume les découvertes nombreuses faites ces dernières années et qui ont jeté un jour nouveau sur une matière si longtemps obscure, adoptant pour ce résumé la classification suivie par M. G. de Mortillet, au musée de St-Germain. C'est dans les temps géologiques acuels, à l'époque néolithique ou de la pierre polie, qu'une peuplade d'*Aryas-celtiques* a occupé le plateau de Grammont, qui domine les plaines et les collines du pays de Beaucourt. L'inventaire du mobilier néolithique de Grammont achevé, M. Muston trace un tableau de genre, dont nous détacherons quelques traits.

« Transportons-nous maintenant à 5000 ans en arrière avant Jésus- » Christ, au sommet du Grammont.

» A l'extrémité nord de la montagne nous voyons un *camp néoli-* » *thique* entouré d'nne muraille de rochers, de pierres et de terre de » tous côtés, excepté du côté du sud où une palissade en troncs d'ar- » bres sépare le camp d'un vaste pâturage. A l'extrémité du pâturage, » on aperçoit une grande forêt de chênes, de hêtres, de charmes et » de bouleaux.

» Le camp est en partie ombragé d'arbres sous le feuillage desquels » sont dressées des tentes : ces tentes sont formées avec des peaux » d'animaux suspendues sur de forts piquets enfoncés en terre. Le » haut des tentes est ouvert et on aperçoit au fond des tas d'herbes » recouverts de peaux : ce sont les lits.

» Aux piquets sont suspendues des haches en pierre polie emman- » chées de bois de cerf. Au-devant de la tente, des faisceanx de » lances. Ces lances sont formées de longues tiges en bois dur, et à » l'extrémité est fixée une pointe aiguë en pierre de forme triangulaire.

» Dans tout le camp règne une grande animation. Des feux sont » allumés. Au-dessus des brasiers sont suspendus des quartiers de » viande au moyen de broches en bois durci. Les extrémités de ces » broches sont placées sur des fourches de bois et des femmes les font » tourner pour exposer la viande au foyer, sur toutes les faces.

» D'autres femmes écrasent des grains de blé sur une pierre creu-
» sée et polie, au moyen d'une pierre ronde *(pilon)* qui sert d'écra-
» seur. Cette farine grossière est ensuite placée dans des vases en
» argent et mélangée avec un peu d'eau ou de lait : elle forme une
» bouillie qui est cuite au feu et constamment remuée avec un bâton-
» net de bois.

» Des jeunes filles arrivent en portant sur les têtes des vases pleins
» d'eau qu'elles viennent de chercher à la source.

» Beaucoup de guerriers sont couchés par terre en attendant le
» repas.

» On aperçoit au loin sur le pâturage un grand troupeau de vaches,
» de moutons et de chèvres. Les vaches sont petites, brunes *(bos longi-*
» *frons)*..... » (p. 38-41).

Restons-en là, ce fragment suffit pour donner une idée de la manière de l'auteur : c'est la reconstruction d'un âge inconnu au moyen des objets qui ont servi à ses habitants. Cette scène sera naturellement quelque peu fantaisiste, mais vraie au fond, puisque l'on fait figurer seuls les débris d'hommes, d'animaux, d'armes, d'ustensiles recueillis sur les lieux mêmes.

L'*âge du bronze* présente peu de stations dans le pays de Montbéliard ; il en est autrement de l'*âge de fer*, où arrivent successivement dans l'Europe occidentale les *Kimris* et les *Celtes*, du mélange desquels se forma la nationalité *gauloise*, et nous lions connaissance avec les *Sequanes* et les *Mandubiens*.

Le chapitre III, consacré à l'époque gauloise, nous conduit d'abord à *Mandurum*, dont M. Muston nous donne la description, ville et habitants. Nous rendons visite au *Buch'righ*, chef gaulois du Grammont ; nous assistons à la cueillette du gui dans la forêt de chênes de la Bouloye, puis à des courses de chevaux à Mandurum, toute une suite de tableaux aux plus fraîches couleurs. Puis (chap. IV) arrivent Arioviste et les Germains, César et les Romains, et la grande guerre qui anéantit la nationalité gauloise. L'auteur retrace la bataille contre Arioviste ; appuyé sur la légende et l'examen des lieux, il place les trois combats successifs où les Germains perdirent 80,000 hommes, à Bavans, Frahier et Cernay, nouvelle version recommandée à l'examen des archéologues. — Les splendeurs de l'époque gallo-romaine s'étalent dans le chap. V sur *Epomandurum*, tandis que le suivant nous montre la décadence de l'Empire Romain et l'invasion des Barbares.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le cours de son long et consciencieux travail. Il a des notices sur toutes les seigneuries et châteaux du pays de Montbéliard et de sa lisière alsatique, puis il décrit son histoire. — Les fléaux du moyen-âge ont un chapitre spécial. — Le chapitre XI présente l'histoire de *Bocourt* depuis l'époque néolithique

usqu'au déclin de la féodalité, et le XIIe et dernier du volume s'occupe des mœurs et des habitants de Beaucourt.

Le second volume renferme l'*Histoire d'un village* aux XVIII et XIXe siècles. Nous voyons l'industrie s'implanter à *Beaucourt*, progresser et prendre le développement considérable qu'elle a atteint de nos jours; et cette éclosion merveilleuse est l'œuvre d'une famille et surtout d'un homme de génie, de Frédéric Japy. On s'est demandé d'où était originaire la famille Japy ? Beaucourt devrait-il avoir un berceau mystérieux comme Rome et Athènes ! Les uns assignent aux Japy une origine égyptienne : ils auraient fait partie d'une colonie de cette nation établie à Mandeure, sous Auguste ; les autres les rattachent aux *Japydes* de l'Illyrie ou aux *Japyges* de la Japygie. Mieux vaut s'en tenir aux documents qui constatent la présence de *Japy* à Beaucourt dès le XVe siècle. Artisans, fermiers, etc., ils figurent dans les compagnies d'arquebusiers de la seigneurie de Blamont aux XVIe et XVIIe siècles. Ce qui est certain, c'est que cette famille de travailleurs serait encore dans l'ombre, si de son sein n'était sorti Frédéric Japy. Il faut lire la vie de cet industriel écrite avec *amore* par M. le Dr Muston ; ce sont des pages instructives et intéressantes que nous avons résumées ailleurs, dans une *Notice* accueillie par la *Petite revue populaire* (mai 1883). Le cadre de ce compte rendu déjà trop long ne nous permet pas de suivre l'histoire de Beaucourt jusqu'en 1883 (285 pages) ; nous préférons y renvoyer le lecteur ; il sera satisfait de l'emploi des heures qu'il y aura consacrées. Les derniers chapitres du volume sont intitulées : Un peu de statistique ; Météréologie ; Hydrologie ; Réflexions d'un penseur sur les questions sociales ; Causeries d'un vieux médecin de campgne. Autant de sujets où les spécialistes puiseront d'utiles données. En finissant son livre, M. le Dr Muston exprime à sa famille le vœu que son corps soit brûlé aussitôt après sa mort, et il indique les avantages de la *crèmation*. « Quel symbole plus vrai de la valeur de » l'existence, que de se réduire en fin de compte à un peu de fumée » et à une poignée de cendres. La crémation résout à la fois la ques- » tion de l'encombrement des cimetières et toutes les questions d'hy- » giène. Elle est la destruction logique de ce qui n'est plus et n'a plus » de raison d'être. Elle est une forme satisfaisante du culte et du res- » pect des morts. »

Le 3e volume, *Supplément à l'histoire d'un village*, renferme des *documents concernant le village de Beaucourt et environs*. La première partie, de beaucoup la plus considérable (212 pages), donne la copie de documents qui existent aux archives de Besançon et de Paris. MM. Castan et Tuetey ont fourni à M. le Dr Muston des pièces excessivement curieuses qui se rattachent aux diverses époques de l'histoire tant de Beaucourt que du pays de Montbéliard. Les amateurs en tire-

ront profit. — La deuxième partie traite de la *Météorologie au Moyen-Age*. Ce sont des observations météorologiques qui vont de l'an 1043 à 1789 et une topographie médicale de 1313 à 1784. La troisième partie sera la bienvenue pour les amis des études philologiques et historiques, il suffit d'en dire le contenu : *Etymologie et origine des villages et des familles du pays de Montbéliard, d'après les recherches de MM. Ch. Duvernoy, Loredan, Larchey et Muston.* La quatrième partie, toute d'actualité et bien à sa place à la suite d'un travail sur Beaucourt, est l'*histoire de l'origine et de la fabrication de la montre dans le Jura.* La cinquième partie est un extrait des Mémoires de la *Société d'agriculture de la Haute-Saône*, qui se rapporte à la bataille d'Arioviste dont nous avons parlé plus haut : *Tradition légendaire de Frahier. Ernest-le-Fort, duc de Belfort. Tradition franc-comtoise.*

Telle est, prise dans son ensemble, l'œuvre remarquable de M. Muston. Nous l'admirons et ne nous permettrons pas de la juger. Ce qu'il a fallu de temps, de patience, de labeurs pour réunir et utiliser tant de matériaux, chacun le comprendra. Nous regrettons seulement que le dernier volume soit veuf de l'*Index bibliographique* que M. Muston nous promettait dans sa préface, c'est une lacune qui sera sensible aux amis de l'histoire de Montbéliard et de notre Jura. Remercions encore une fois notre honorable confrère de son beau travail ; remercions-le surtout des bonnes choses qu'il a dites sur les hommes d'étude du Jura et sur notre modeste Société d'Emulation. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de reproduire dans nos *Actes* les lignes qu'il a consacrées au fondateur de notre Société, à J. Thurmann.

« Dans la petite ville suisse de Porrentruy, dit-il, vivait un homme » illustre, c'était *Jules Thurmann*, l'auteur des *Soulèvements jurassi-* » *ques* et de la *Phytostatique* : ce sont des œuvres de génie *qui fixent* » *la science.*

» Dans sa ville d'adoption, J. Thurmann était tout à l'étude de son » cher Jura, mais sa réputation s'étendait au loin et attirait dans ce » lieu retiré les savants de toute la Suisse et, on peut le dire, de toute » l'Europe. C'est en effet pour le voir et pour l'entendre, que la So- » ciété hélvétique des sciences naturelles et que la Société géologique » de France se réunirent à Porrentruy en 1853 et 1840.

» Autour de Thurmann se groupaient tous les géologues et bota- » nistes du Jura suisse et français : Quiquerez, l'auteur du *Terrain* » *sidérolitique* dans le Jura bernois ; Gressly, l'écrivain des *Observa-* » *tions géologiques du Jura soleurois* ; Greppin, si connu par ses études » *sur le tertiaire* dans le Jura de Delémont ; Bonanomi ; Godet, le » botaniste neuchâtelois ; Desor, Nicolet, Vouga, Lesquereux, Jaccard, » Campiche, Vernier, le Dr Guillaume, auxquels venaient se réunir les » géologues et botanistes jurassiens français : Marcou, Pidancet, Ba-

» voux, Vézian, Boyé, Carteron, Etalon, Contejean, Flamand, Parisot, » Montandon, Quélet, E. Benoit, Grenier. » (t. II p. 120).

M. le Dr Muston témoigne la même bienveillance envers notre Jura dans un article qu'a publié cette année la *Revue d'Alsace* (mars 1883). C'est une *Etude sur les romanciers contemporains de la Suisse romande.* Après avoir accordé une mention spéciale aux penseurs et écrivains qui, dès le XVIIIe siècle, ont acquis droit de cité en France, les Rousseau, les de Staël, et une place d'honneur aux initiateurs de notre temps, le doyen Bridel et J.-J. Porchat (c'est par erreur qu'il est question de Bitzius, suisse allemand, bien que son influence se soit fait sentir en pays romand), M. Muston passe en revue successivement les cantons de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, de Fribourg, du Valais et le Jura bernois, en désignant les principaux romanciers ou faiseurs de *nouvelles,* ce qui est plus particulièrement le cas, et en indiquant leurs ouvrages. Cette longue galerie est naturellement incomplète ; mais telle quelle elle suffit pour donner à nos voisins de France une excellente idée de notre vîe intellectuelle. Chemin faisant, M. Muston n'oublie pas les artistes et les poètes. C'est ainsi que nous lui devons un souvenir à des compatriotes, entre autres à Cuenin, dont il publie en entier le beau chant du *Retour*. Remercions une fois de plus M. le Dr Muston pour cette œuvre de propagande intellectuelle toute patriotique. X. K.

Virgile Rossel. *Chants perdus. Rimes et Poèmes.* Paris, Sandoz 1882. 1 vol. in-18.

—

Nous venons un peu tard rendre compte de ce délicieux volume, mais encore assez tôt pour les gourmets littéraires et les amateurs de belle poésie. M. V. Rossel est bien connu des membres de la Société jurassienne d'Emulation, dont il fait partie et à laquel'e, chaque année, il adresse quelques productions toujours les bienvenues. Il est vraiment poète : il manie le vers avec une facilité surprenante ; il apporte dans ses compositions une ardeur toute juvénile jointe à une inspiration soutenue, à une verve, à une chaleur peu commune. C'est un *Parnassien,* dans la meilleure acception du mot ; mais s'il est de cette école, il n'en a pas moins ses coudées franches et il prend librement son essor dans les régions pures du beau et de l'idéal. Comme P. Gautier, qu'il appelle avec raison « le Musset jurassien, » il est original et n'aime pas à suivre les chemins battus. M. V. Rossel a devant lui un riche avenir ; son livre est un heuréux présage, nous le disons en toute confiance, et nous désirons vivre assez longtemps pour voir l'éclosion complète de ce beau talent.

Remercions d'abord notre compatriote de n'avoir pas hésité devant la publication d'un volume de vers ; il s'est imposé là un sacrifice réel. Le public, quoique saturé de romans, n'accueille pas volontiers les poésies, du moins il ne les achète guère, et l'éditeur le plus souvent en est pour ses frais d'impression. M. Rossel paraît avoir eu le sentiment de la chose, quand il écrivit ces vers (*Poésie et philistins*) :

La foule
Ne sait plus s'attendrir en notre siècle vil ;
Ce qu'on prônait jadis, maintenant on le foule
Aux pieds, brutalement ; le bourgeois incivil,
Se gaussant par hasard des chants de votre lyre,
Ne se regimbe point pour vous trouver fort grand.
Mais si vous demandez pourquoi l'on vous admire :
« Ma foi, je n'ai pas lu, car *çà* coûtait trois francs ! »

Oui, la chose en est ainsi ; l'auteur a d'autant plus de mérite en risquant un ouvrage et en payant de sa poche la critique à laquelle sans doute il n'échappera pas.

Les *Chants perdus* (titre impropre, car ces poésies ne sont pas de celles qui *se perdent*, mais bien de celles qui vivent et fondent une réputation) se divisent en deux parties : *Rimes* et *Poèmes*. — Les *Rimes* se subdivisent en *Choses intimes*, — c'est la perle du volume : lisez : *Saison des fraises, A ma mère morte, Octobre, Les aïeux*. — *Etudiantes*, fraîches peintures d'une joyeuse vie. Charmant cet *amour tudesque*, avec sa conclusion positive :

Je lui disais : — « Mon bien, mon idole, mon âme,
» Demande, que veux-tu ? » — Relevant le visage,
Elle me contempla, naïve, puis du doigt,
Me désigna, gisant sur le comptoir étroit,
Un vaste cervelas et la cloche au fromage.

— *Choses rustiques*, quels frais paysages ! c'est la nature prise sur le fait. Citons entre autres : *Au matin*, *Hymne au printemps*.— Les *Choses romandes* s'ouvrent par une pièce fort belle, que nous voudrions pouvoir transcrire en entier : c'est une profession de foi qui vient à son heure, c'est la nôtre, c'est celle de tous les Suisses français :

Nous sommes les enfants de la terre romande.
Des bords du Léman bleu jusqu'au fleuve germain,
La tête près du cœur et le cœur sur la main,
Nous valons bien, je crois, ceux de race allemande.
Nous avons du sang chaud qui brûle dans nos veines.

Et sur ce ton, avec cette bonne verve, M. Rossel poursuit ainsi longuement pour finir par ces beaux vers :

Laissez-nous nos lacs bleus et nos montagnes vertes,
Dans leur magnificence et leur simplicité,
Notre langage clair, notre franche gaîté
Et nos âmes au Bien incessamment ouvertes !
Laissez-nous travailler pour la mère chérie,
Suivre, dans l'avenir, la route du progrès,
Dans la paix être forts, pour la lutte être prêts, —
Rester Romands de race et Suisses de patrie.

Notre Jura n'est pas oublié, témoin *les gorges de la Reuchenette* et le sonnet à *Paul Gautier*, qui vient après ceux consacrés à nos grands poètes, Juste Olivier, Frédéric Monneron, Nicolas Glasson.

Les *Poèmes* se divisent en *poèmes nationaux* : *Péquignat*, le *Lion de Lucerne*, *Sempach*, et *poèmes philosophiques* : *le Doute*, *le Néant*. C'est selon nous la partie la moins bien réussie du volume. Nous trouvons là de beaux vers, mais ces divers morceaux sont plutôt des *chants lyriques* de longue haleine que des *poèmes* ; l'auteur lui-même en conviendra. Avec cette observation, nous achèverons ce compte-rendu déjà trop long, et nous renvoyons au volume, certain que le lecteur ami des lettres nous en saura gré. X. K.

FRÉDÉRIC BATAILLE. *Une lyre*. Paris, Lemerre 1883. — 1 vol. in-18.

—

Voici un charmant volume de vers qui nous vient de Paris. Il a pour éditeur A. Lemerre, c'est dire qu'il se présente à nous sous la forme la plus gracieuse : couverture parcheminée, papier teinté, beaux caractères, fleurons presque à chaque page ; rien n'y manque, pas même le portrait de l'auteur, dessiné par A. Dupuy et gravé par Clément Bellenger. On se croirait en plein XVIe siècle, quand les favoris des Muses publiaient leurs œuvres, aussi avec leurs portraits, et précédées de prologues où l'amitié déposait sa couronne aux pieds du jeune et fervent disciple d'Apollon.

Ne nous plaignons pas de ce luxe typographique, car nous avons affaire avec un vrai poète — ce recueil le prouve, — qui de plus est Franc-Comtois, un de nos aimables voisins de Montbéliard. M. Frédéric Bataille est instituteur à Bethoncourt, il consacre ses heures de loisir au commerce des Muses, et nul de ses lecteurs ne s'en plaindra, je vous assure.

M. Bataille est *Parnassien* ; il a toutes les qualités et aussi les défauts de l'Ecole. Rimes riches, forme irréprochable, effets recherchés, style fortement coloré. Il excelle surtout à enchâsser une pensée, à esquisser un tableau en quelques vers bien frappés. Ces observations s'appliquent essentiellement à la première partie, la meilleure du volume, *Les Fusains mignons*. Ce sont bien des *Fusains*, ces 93 croquis si vivement dessinés qui défilent sous nos regards, plus variés, plus alléchants les uns que les autres. En voulez-vous un exemple pris au hasard ? Lisez

POUR JEAN-MARIE

Petit Jean a la voix claire de la fauvette
Qui gazouille en avril dans les jeunes buissons,
Quand les fleurs du printemps et les nids sont en fête.

Petit Jean improvise au matin des chansons
Qu'il répète tout bas dans sa couchette blanche,
Quand son papa lui dit d'apprendre ses leçons.

Petit Jean se souvient qu'il a vu sur la branche
Du vieux pommier moussu s'amuser les pinsons,
Quand sa maman l'appelle et sur son front se penche.

Petit Jean ne voudrait, dans les douces saisons,
Filles du grand soleil, pour livres que les plaines
Où les papillons bleus caressent les gazons.

Les gazons verts sont pleins de suaves haleines.

La même fraîcheur respire dans les 24 *sonnets* du recueil. La jeunesse, l'amour, la nature sont l'objet des chants du poète. Pourquoi faut-il que des tons trop crus et des termes par trop vulgaires déparent certaines pièces et empêchent de mettre ce volume entre toutes les mains. M. Bataille souffre aussi de la maladie du temps, le doute et non une religion positive, subjugue son esprit.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de pièces légères, mais *Une lyre* n'est pas monocorde. *La Fête nationale*, l'ode aux *Ouvriers français de l'exposition de Philadelphie*, le *Livre d'or* nous prouvent que le poète peut s'exercer avec succès dans des genres plus relevés. *Les Poésies* diverses, outre des pièces originales, renferment maintes traductions de Lenau, de Grim, de Freilligrath, de Kœrner, qui nous semblent bien réussis et d'un excellent choix.

Avons-nous tort après cela de reconnaître en Fr. Bataille l'étoffe d'un vrai poète, qui fera son chemin, quand son talent sera plus mûri et qu'il apportera dans ses vers la pureté d'expression et de pensée, qui lui font malheureusement plus d'une fois défaut.

On nous assure que M. F. Bataille se prépare à donner en Suisse quelques conférences sur la poésie française contemporaine ; il nous paraît des mieux qualifié pour remplir cette tâche, aussi espérons-nous que le public romand sera satisfait. X. K.